

l'action. Leporello se livrait à des charges du plus mauvais goût et déployait sous le nez d'Elvire éplorée une interminable bande de papier où étaient collés les portraits en silhouette des mille et trois victimes de son maître, et ces portraits étaient tous semblables et représentaient une femme coiffée à la girafe, mode de 1828! Ne voilà-t-il pas une belle imagination!

## V

## TRAVERSEE

La *Néva* se mit en marche à l'heure dite, modérant son allure pour suivre les sinuosités de la Trave, dont les bords sont peuplés de jolies maisons de campagne, villégiatures des riches habitants de Lubeck. En approchant de la mer, le fleuve s'élargit, les rives s'abaissent, des bouées marquent le chenal à suivre. Nous aimons beaucoup ces paysages horizontaux : ils sont plus pittoresques qu'on ne pense. Un arbre, une maison, un clocher, une voile de barque y prennent une importance extrême, et suffisent avec le fond vague et fuyant pour un motif de tableau.

Sur une ligne étroite, entre le bleu pâle du ciel et le gris nacré de l'eau, se dessina la silhouette d'une ville ou d'un gros bourg, Travemünde probablement, puis les bords s'écartèrent de plus en

plus, s'amincirent et disparurent. En face de nous, l'eau prenait des teintes plus vertes ; les ondulations, faibles d'abord, se gonflaient peu à peu et se changeaient en vagues ; quelques moutons secouaient leur laine d'écume à la crête des flots. L'horizon était fermé par cette barre d'un bleu dur qui est comme le parafé de l'Océan. Nous étions en mer.

Les peintres de marine semblent se préoccuper de faire *transparent*, et lorsqu'ils y réussissent, ce mot leur est appliqué comme épithète élogieuse. La mer, cependant, se distingue par un aspect lourd, épais, solide en quelque sorte, et particulièrement opaque. Il n'est pas possible à un œil attentif de confondre son eau dense et forte avec une eau douce. Sans doute, quand un rayon prend une vague en travers, il peut y avoir transparence partielle, mais le ton général est toujours mat ; la puissance locale est telle que les parties de ciel voisines en paraissent décolorées. Au sérieux des teintes, à leur intensité, on devine un élément formidable, d'une énergie irrésistible, d'une masse prodigieuse.

Quand on entre en mer, il se produit, même chez les plus frivoles, les plus courageux et les plus habitués, une certaine impression solennelle ;

vous quittez la terre où la mort peut vous atteindre sans doute, mais où du moins le sol ne s'entr'ouvre pas sous vos pieds, pour sillonner l'immense plaine salée, épiderme de l'abîme, qui recouvre tant de navires perdus. Vous n'êtes séparé du gouffre bouillonnant que par une mince planche ou une faible plaque de tôle que peut défoncer une lame, entr'ouvrir un récif. Il suffit d'un grain subit, d'une saute de vent, pour vous faire chavirer, et alors votre habileté de nageur ne servirait qu'à prolonger votre agonie.

A ces pensées graves vient bientôt se mêler l'indéfinissable souffrance du mal de mer ; il semble que l'élément affronté veuille vous rejeter comme une chose impure parmi les algues de ses rivages. La volonté disparaît, les muscles se dénouent, les tempes se resserrent, des points de migraine s'établissent et l'air respiré prend une amertume nauséabonde. Ce ne sont plus que visages décomposés, livides, verts : les lèvres deviennent violettes, et les couleurs quittent les joues pour se réfugier sur le nez. Chacun alors a recours à sa petite pharmacopée ; celui-ci croque des bonbons de Malte ; celui-là mord un citron ; tel autre flaire du sel anglais ; d'autres implorent du thé qu'un coup de tangage ou de roulis leur fait ré-

pandre sur leur chemise ; les plus braves se promènent en chancelant et mâchent un bout de cigare qu'ils oublient de fumer ; presque tous finissent par s'accouder au bastingage ; heureux ceux qui ont assez de présence d'esprit pour se mettre sous le vent.

Cependant le navire continue à monter et à descendre, faisant des abattées de plus en plus sensibles. Si vous comparez avec la ligne d'horizon les mâts et la cheminée du bateau à vapeur qui s'enfoncent et s'élèvent, vous remarquez des différences de niveau de plusieurs mètres, et votre malaise augmente. Autour de vous, les vagues se succèdent, s'enflent, crèvent, et jaillissent en écume ; l'eau montueuse ruisselle avec un tumulte vertigineux ; des *paquets* de mer tombent sur le pont, où ils se résolvent en pluie salée qui s'écoule par les dallots après avoir donné aux passagers une douche inattendue. La brise fraîchit, et les poules des cordages rendent ce sifflement aigu qui ressemble au cri d'un oiseau de mer. Le capitaine déclare que le temps est délicieux, au grand étonnement des voyageurs naïfs, et il ordonne de hisser la voile de foc, car le vent qui était debout est devenu largue et souffle maintenant dans une direction favorable. Soutenu par son foc, le na-

vire roule moins et sa marche s'accélère. De temps en temps, plus ou moins près, passent des barques, des bricks, avec leur foc seulement, les hautes voiles carguées, un ris pris aux voiles basses, plongeant le nez dans l'écume, exécutant des pyrrhiques à faire croire que la mer n'est peut-être pas aussi bonne qu'on veut bien le dire.

Vous arrachant à cette contemplation, le domestique vient vous avertir que le dîner est servi. Ce n'est pas une opération commode que de descendre dans la chambre par un escalier dont les marches se déplacent sous vos pieds comme les bâtons de l'échelle mystérieuse dans les épreuves de franc-maçonnerie, et dont les parois vous chassent comme les raquettes font du volant. Enfin vous prenez place avec quelques intrépides. Les autres gisent sur le pont enveloppés de leur manteau. L'on mange, mais du bout des lèvres, risquant de s'éborgner aux dents de sa fourchette, car le navire danse de plus belle. Quand vous essayez de boire avec des précautions d'équilibriste, votre breuvage joue au naturel la pièce de Léon Gozlan : « Une tempête dans un verre d'eau. »

Ce difficile exercice terminé, on remonte sur la

dunette un peu à quatre pattes, et la brise fraîche vous raffermir le cœur. On risque un cigare ; il ne semble pas trop fétide, vous êtes sauvé. Les maussades dieux de la mer n'exigeront plus de libations !

Pendant que vous vous promenez sur le pont, les jambes écarquillées, faisant le balancier avec vos bras, le soleil descend dans un banc de nuages gris dont il rougit les déchirures et que bientôt le vent balaye. L'horizon est désert, plus de silhouettes de navires. Sous le ciel d'un violet pâle, la mer s'assombrit et prend des tons sinistres ; plus tard, le violet tourne au bleu d'acier. L'eau devient tout à fait noire, et les moutons y brillent comme des larmes d'argent sur un drap funèbre. Des myriades d'étoiles d'un or vert ponctuent l'immensité, et la comète, déployant son énorme chevelure, semble vouloir piquer une tête dans la mer. Un instant sa queue est coupée par un étroit nuage transversal interposé.

La sérénité limpide du ciel n'empêchait pas la bise de souffler à pleins poumons, et le froid nous prenait. Nos vêtements commençaient à se pénétrer de la bruine amère arrachée par le vent à la crête des vagues. L'idée seule de rentrer dans notre cabine et de respirer l'air chaud et méphitique

de la chambre nous soulevait le cœur, et nous allâmes nous asseoir près de la cheminée du bateau à vapeur, appuyant notre dos à la plaque de tôle chaude, abrité suffisamment par les tambours des roues. Ce ne fut que bien avant dans la nuit que nous regagnâmes notre cadre pour nous assoupir d'un sommeil secoué et traversé de rêves extravagants.

Le matin, le soleil se leva les yeux pochés, comme quelqu'un qui a mal dormi, écartant à grand-peine ses rideaux de brouillard. Des rayons d'un jaune pâle trouaient les vapeurs et s'allongeaient à travers les nuées comme ces rais dorés des gloires d'église. La brise était de plus en plus fraîche et les navires qui se montraient de temps à autre sur la ligne d'horizon décrivaient d'étranges paraboles. Nous voyant tituber sur le pont à la manière d'un homme ivre, le capitaine crut devoir nous dire, pour nous rassurer sans doute : « Un temps superbe ! » Son fort accent allemand donnait malgré lui à sa phrase un sens ironique.

On descendit pour déjeuner. Les assiettes étaient assujetties par de petites règles de bois, les carafes et les bouteilles solidement amarrées ; sans quoi le couvert se fût desservi tout seul. Pour apporter les plats, les garçons se livraient à des

gymnastiques étranges ; ils avaient l'air de saltimbanques tenant des chaises en équilibre sur le bout du nez. Le temps n'était peut-être pas aussi superbe que le prétendait le capitaine.

Vers le soir, le ciel se couvrit, la pluie tomba, fine d'abord, épaisse ensuite, et, selon le proverbe : « Petite pluie abat grand vent, » diminua de beaucoup l'aigreur de la bise. De temps en temps scintillait dans l'ombre la lueur rouge ou blanche, fixe ou par éclipses, d'un phare indiquant la côte à éviter. Nous étions entrés dans le golfe.

Lorsque le jour parut, des terres basses et plates, lignes presque imperceptibles entre le ciel et l'eau, qu'on pouvait prendre à l'œil nu pour le brouillard du matin ou l'embrun des vagues, se dessinèrent sur la droite. Quelquefois le sol même, par suite de la déclivité de la mer, n'était pas visible ; des rangées d'arbres à demi estompés semblaient sortir de l'eau. Le même effet avait lieu pour les maisons et pour les phares, dont les tours blanches se confondaient souvent avec les voiles.

A gauche, nous rangeâmes un îlot de rochers arides, ou du moins qui paraissaient tels à distance. Un assez grand mouvement de barques

animait ses côtes, et, avant d'avoir recours à la lunette marine, nous primes d'abord, sur le fond violâtre du rivage, les voiles orientées au soleil levant pour des façades de maisons ; mais, vue plus nettement, l'île était déserte et ne contenait qu'une vigie élevée sur une pente.

La mer s'était un peu apaisée, et au diner, des profondeurs de leur cabines, sortirent, comme des spectres de leurs tombeaux, des figures inconnues, des passagers dont on ignorait l'existence. Pâles, faméliques, chancelants, ils se traînaient du côté de la table ; mais tous ne dinèrent pas pour cela : la soupe était encore trop orangée, le rôti trop tempétueux. Après les premières cuillerées, la plupart se levèrent et se dirigèrent en chancelant vers l'escalier de l'écouille.

La troisième nuit s'étendit sur les eaux ; c'était la dernière à passer, car le lendemain, à onze heures, si rien ne contrariait la marche du navire, l'on devait être en vue de Cronstadt. Nous restâmes tard sur la dunette à regarder l'obscurité piquée çà et là de paillettes rouges par les feux des phares, et, dévoré d'une curiosité fiévreuse. Après deux ou trois heures de sommeil, nous étions remonté en haut, devant le réveil de

l'aurore, paresseuse au lit ce jour-là, du moins à notre gré.

Qui n'a connu ce malaise de l'heure qui précède l'aube? Elle est humide, glaciale et frissonnante. Les robustes éprouvent une anxiété vague, les malades se sentent défaillir, toute fatigue devient plus lourde; les fantômes des ténèbres, les terreurs nocturnes semblent, en s'enfuyant, vous effleurer de leurs froides ailes de chauve-souris. Vous pensez à ceux qui ne sont plus, à ceux qui sont absents; vous faites des retours mélancoliques sur vous-même, vous regrettez le foyer déserté volontairement; mais, au premier rayon, tout est oublié.

Un bateau à vapeur, traînant après lui son long panache de fumée rabattu, passa sur notre droite; il allait vers l'occident et venait de Cronstadt.

Le golfe se rétrécissait de plus en plus; des côtes au ras de l'eau se montraient tantôt nues, tantôt plaquées de sombres verdure; des tours de vigie émergeaient; des barques, des navires allaient et venaient, suivant un chenal marqué par des bouées ou des perches. La mer, moins profonde, avait changé de couleur au voisinage de la terre et des mouettes; les premières aperçues accomplissaient leurs gracieuses évolutions.

A la longue-vue, on discernait en face de soi deux taches roses ponctuées de noir, une paillette d'or, une paillette verte, quelques fils ténus comme des fils d'araignée, quelques spirales de fumée blanche montant dans l'air immobile et d'une pureté parfaite: c'était Cronstadt.

A Paris, pendant la guerre, nous avons vu beaucoup de plans plus ou moins chimériques de Cronstadt, avec les feux croisés des canons figurés par des lignes multiples, semblables aux rayons d'une étoile, et nous avons fait de grands efforts d'imagination pour nous représenter l'aspect réel de la ville sans pouvoir y parvenir. Les plans les plus détaillés ne donnent pas la moindre idée de la silhouette véritable.

Les aubes des roues brassant une eau tranquille et presque dormante nous faisaient avancer rapidement, et déjà nous distinguions avec netteté un fort arrondi à quatre étages d'embrasures sur la gauche, et sur la droite un bastion carré commandant la passe. Des batteries rasantes apparaissaient à fleur d'eau. La paillette jaune se changeait en un dôme d'or d'un éclat et d'une transparence magiques. Toute la lumière se concentrait sur le point saillant et les parties ombrées prenaient des tons d'ambre d'une finesse inouïe; la paillette

verte était une coupole peinte de cette couleur qu'on eût prise pour du cuivre oxydé. Un dôme d'or, une coupole verte : la Russie, à première vue, se montrait à nous sous des teintes caractéristiques.

Sur un bastion s'élevait un de ces grands mâts à signaux qui font si bien dans les marines, et derrière un môle de granit se massaient les vaisseaux de guerre parés pour l'hivernage. De nombreux navires aux couleurs de toutes les nations encombraient le port et formaient, avec leurs mâts et leurs cordages, comme une forêt de pins à demi ébranchée.

Une machine à mâter, avec ses poutres et ses poulies, se dressait à l'angle du quai que recouvraient des piles de bois équarri, et un peu en arrière on apercevait les maisons de la ville badi-geonnées de teintes diverses, quelques-unes avec des toits verts, mais sur une ligne horizontale très-basse, que dépassaient seuls les dômes des églises accompagnés de leurs petites coupoles. Ces villes si fortes donnent le moins de prise possible à l'œil et au canon ; le sublime du genre serait qu'on ne les vit pas du tout : on y arrivera.

D'un bâtiment à fronton grec, douane ou police, se détachèrent des barques faisant force de rames

vers notre bateau à vapeur, qui avait jeté l'ancre en rade. Cela nous rappelait les visites de la santé dans les mers du Levant, où des gaillards beaucoup plus pestiférés que nous, respirant du vinaigre des quatre voleurs, venaient prendre nos papiers à l'aide de longues pincettes. Tout le monde était sur le pont, et dans un canot qui semblait attendre que, les formalités accomplies, quelque voyageur descendit à Cronstadt, nous aperçûmes le premier moujik. C'était un homme de vingt-huit ou trente ans, aux longs cheveux séparés par une raie médiane, à la barbe blonde légèrement frisée comme celle que les peintres donnent à Jésus-Christ, aux membres bien découplés, et qui maniait aisément son double aviron. Il portait une chemise rose serrée à la ceinture et dont les pans, rejetés hors du pantalon, formaient une sorte de tunique ou jaquette assez gracieuse. Le pantalon, d'étoffe bleue, ample, abondant en plis, entraît dans la botte ; la coiffure consistait en une toque ou petit chapeau plat étranglé au milieu, évasé par en haut et garni d'un rebord circulaire. Cet échantillon unique nous avait déjà certifié la vérité des dessins d'Yvon.

Apportés par leurs canots, les employés de la police et de la douane, vêtus de longues redin-

gotes, coiffés de la casquette russe, la plupart décorés ou médaillés, montèrent sur le pont et remplirent leur office avec beaucoup de politesse.

On nous fit descendre dans le salon de la cabine pour nous rendre nos passe-ports déposés au départ entre les mains du capitaine. Il y avait là des Anglais, des Allemands, des Français, des Grecs, des Italiens et d'autres nations encore; à notre grande surprise, l'officier de police, un tout jeune homme cependant, changeait de langue à chaque interlocuteur et répondait anglais à l'Anglais, allemand à l'Allemand et ainsi de suite, sans se tromper jamais de nationalité. Comme le cardinal Angelo Maï, il paraissait savoir tous les idiomes possibles. Quand notre tour vint, il nous rendit notre passe-port en nous disant avec le plus pur accent parisien : « Il y a longtemps que vous êtes attendu à Saint-Pétersbourg. » En effet, nous avions pris le chemin des écoliers, et mis un mois à une route qu'on pourrait faire en une semaine. Au passe-port était joint un papier trilingue indiquant les formalités à remplir en arrivant à la ville des tzars.

Le bateau à vapeur se remit en marche, et, debout sur la proue, nous considérions d'un œil avide le spectacle extraordinaire qui se déployait

à nos regards. Nous étions entré dans le bras de mer où la Néva s'épanche. L'aspect était plutôt celui d'un lac que d'un golfe. Comme nous tenions le milieu du chenal, les rives, de chaque côté, se discernaient à peine. Les eaux, largement étalées, semblaient plus hautes que les terres, minces comme un trait de pinceau sur une aquarelle à teintes plates. Il faisait un temps magnifique. Une lumière étincelante mais froide tombait du ciel clair; c'était un azur boréal, polaire pour ainsi dire, avec des nuances de lait, d'opale, d'acier, dont notre ciel à nous ne donne aucune idée; une clarté pure, blanche, sidérale, ne paraissant pas venir du soleil, et telle qu'on en imagine lorsque le rêve nous transporte dans une autre planète.

Sous cette voûte lactée, l'immense nappe du golfe se teignait de couleurs indescriptibles, dans lesquelles les tons ordinaires de l'eau n'entraient pour rien. Tantôt c'étaient des blancs de nacre comme on en voit sur les valves de certains coquillages, tantôt des gris de perle d'une incroyable finesse; plus loin, des bleus mats ou striés comme les lames de Damas, ou bien encore des reflets irisés, pareils à ceux de la pellicule qui recouvre l'étain en fusion; à une zone d'un poli

de glace succédait une large bande gaufrée en moire antique; mais tout cela d'un léger, d'un flou, d'un vague, d'un limpide, d'un clair à n'être rendu par aucune palette, ni aucun vocabulaire. Le ton le plus frais du pinceau humain eût fait comme une tache de boue sur cette transparence idéale, et les mots que nous employons pour rendre cette lueur merveilleuse nous produisent l'effet de pâtés d'encre tombant d'une plume qui crache sur le plus beau vélin azuré.

Si une barque passait près de nous avec ses tons réels, ses mâts couleur de saumon et ses détails nettement accusés, elle ressemblait, au milieu de ce bleu élyséen, à un ballon flottant dans l'air; on ne saurait rien rêver de plus féérique que cet infini lumineux!

Au fond émergeait lentement, entre l'eau laiteuse et le ciel nacré, ceinte de sa couronne murale crénelée de tourelles, la silhouette magnifique de Saint-Pétersbourg dont les tons d'améthyste séparaient par une ligne de démarcation ces deux immensités pâles. L'or scintillait en paillettes et en aiguilles sur ce diadème, le plus riche, le plus beau qu'ait jamais porté le front d'une ville. Bientôt Saint-Isaac dessina entre ses quatre clochetons sa coupole dorée comme une tiare; l'Ami-

rauté darda sa flèche étincelante, l'église de Saint-Michel-Archange arrondit ses dômes à renflement moscovite, celle des Gardes à cheval aiguïsa ses pyramidions aux arêtes ornées de crosses, et une foule de clochers plus lointains firent chatoyer leur éclair métallique.

Rien n'était plus splendide que cette ville d'or sur cet horizon d'argent, où le soir avait les blancheurs de l'aube.